Dominique **LIN**

La Grande Borie

Roman

Elan Sud

LA GRANDE BORIE

Du même auteur

Collection *Elan Sud'*Aventure
978-2-911137-03-7 : *Toca León !* - 2007
Collection Terroir
978-2-911137-12-9 : *La Grande Borie* - 2009 - 1re édition
Collection Regards
978-2-911137-22-8 : *Renaître de tes cendres* - 2011
978-2-911137-29-7 : *Passerelles* - 2013

© Elan Sud - août 2013 - 2e édition
ISBN : 978-2-911137-34-1
Composition ***Elan Sud***
Photos : tous droits réservés
1re de couverture : © Jean-François Ayme

Dominique LIN

LA GRANDE BORIE

Roman

Collection Terroir

Elan Sud

À Fernand
qui m'a permis sans le savoir,
de retrouver l'étincelle de l'inspiration
indispensable à toute joie de vivre,
et à la femme qui la tient éveillée.

I

« Vous allez jusqu'à la mairie, vous prenez l'ancienne route de Jonquières… »
Jusque-là, Léon connaissait. Aux autres indications, il avait dit « oui… je vois. » En fait, il n'avait pas écouté ni pris la peine de noter.
En raccrochant le téléphone, il se souvenait de : « Vous reconnaîtrez, c'est une ferme avec des moutons. »

Léon, Léon Mazel, photographe de mode, cinquante ans, marié à Carole, deux enfants majeurs et partis du nid, bientôt grand-père.
La poignée de main et le regard chaleureux installaient la confiance dès le premier contact. C'était devenu un réflexe, un kit social pour chaque nouvelle rencontre. Son travail lui faisait rencontrer des publicitaires, des cinéastes, des mannequins, des patrons d'industrie. Les tampons de visas sur son passeport, témoins de dépaysements ensoleillés, laissaient rêveurs ses amis sédentaires, ses relations

pour être plus précis. Carole ne travaillait pas, fréquentait les galeries d'art, les antiquaires, assumait entièrement son goût du confort. La position aisée de son mari lui permettait d'échapper à la modération. Courtisée par tous, elle invitait à sa table de nombreuses personnalités artistiques, mais aussi des flatteurs intéressés. Le travail, les relations et des vacances toujours trop courtes occupaient tout leur temps. Les enfants construisaient leur vie, à distance. Sans vraies attaches, Léon n'avait jamais acheté de maison. Depuis qu'il s'était établi en Vaucluse, il louait une villa très confortable, assez grande pour habiter, recevoir du monde et héberger son bureau. Quand une de ses relations mutée en Afrique lui avait proposé d'occuper son mas à Courthézon, entre Avignon et Orange, il avait accepté sans hésiter. L'occasion était trop belle, le lieu magnifique.

Pour entretenir l'hectare de terrain de la propriété, la première année, Carole avait fait venir une jument et son poulain en pension. Ses amies étaient ravies d'approcher les chevaux sans en avoir l'entretien. Mais devant la charge quotidienne, l'expérience n'avait duré que quelques semaines. Carole avait conclu : « En fin de compte, je préfère monter, ça me suffit. »

L'année suivante, après une discussion fortuite à la boulangerie au sujet d'un berger, Léon envisagea de faire venir quelques moutons. Le terrain était grillagé autour d'un cabanon, et comme l'avait

évoqué un vieux du village en prenant la conversation au vol : « Les moutons, ça se garde seul et ça nettoie bien. »

Voilà la raison qui amenait le couple en cette fin de journée de février, entre chien et loup, chez monsieur et madame Brunel.

Après la salle des fêtes, un premier chemin à gauche. Léon ralentit pour lire le panneau. Il n'était plus sûr, ces noms sonnent tous pareils en provençal.

« Ça y ressemble, on va voir si c'est par là, il y a de la lumière.

— Si tu avais noté l'adresse, on aurait branché le GPS. Je vais me renseigner à cette maison. »

Éblouie par la lumière de l'entrée, Carole vit un homme en ombre chinoise lui indiquer la route depuis le premier étage. Langage universel des gestes : il fallait faire demi-tour et prendre la prochaine à droite.

« Chemin des Escoubettes ! Voilà, c'est ce nom, ce doit être par là. »

Après les premières villas, les mots « vous reconnaîtrez, les moutons… » guidaient Léon. Cette simple allusion, plus empirique qu'une enseigne d'hôtel ou qu'un panneau de sortie d'autoroute, le fragilisait. Il avait trouvé son chemin dans des villes inconnues, pourquoi doutait-il si près de chez lui ? Il continua de rouler au ralenti.

Au deuxième virage, une couche brune grainée de *pécoles* recouvrait le goudron. Il suivit la trace le

long d'un hangar rempli de bottes de paille, évita les flaques boueuses entre une tractopelle et une remorque. Chaque zone sortie de l'ombre dévoilait le lieu en pointillé.

Un chien, un deuxième, puis un autre aboyaient en tirant sur leur chaîne à s'en rompre le cou. Elle tenait bon. Maigre consolation, toujours pas de lumière.

Des clapiers à lapins défilaient maintenant dans les phares, aucune présence humaine.

Était-ce bien là ?

Enfin une maison, cachée par le dernier hangar.

Inutile de sonner. Une silhouette courbée se tenait à contre-jour derrière la porte vitrée, attendant ses visiteurs depuis le début des aboiements.

La lumière extérieure éclaira le 4x4 rutilant de Léon dans la cour de la ferme ; Léon en fut gêné. L'étoile du véhicule ne devait pas être de la même galaxie que celle qui guidait cet homme.

Ils dirent des mots maladroits, cherchèrent comment entrer en contact. Il y eut un « bonsoir », un « voilà, heu… », une tentative de présentation balbutiante ; le kit de Léon restait coincé au fond de sa gorge.

« Je n'ai rien à vendre ni à saisir et je n'ai pas de bible à la main ! »

Léon venait sans le vouloir de détendre l'atmosphère.

Monsieur Brunel fit allusion à un fusil qui était là pour chasser les importuns, mais, à première vue, le couple semblait être des gens bien, nul besoin de s'en servir.

« Finissez d'entrer, ne restez pas au froid, venez. »

Il portait une veste de bleu de travail délavée sur une chemise à carreaux, col fermé jusqu'au dernier bouton. Les jeunes les portent débraillées lorsqu'elles sont à la mode, mais la sienne était bien rentrée dans son pantalon de velours ceinturé par une ficelle ; les modes étaient passées sur les nombreux rapiéçages. Son visage, séché par les vents et tanné par le soleil – bronzé sans séances d'UV, sans envie d'apparence ni de signes extérieurs de vacances au ski – portait les années comme un tronc son écorce.

Carole – traits lisses et peau soignée, chemisier soyeux flottant sur une taille serrée – et Léon – costumé de laine fine à l'italienne – faisaient face à ce berger ; antithèse trompeuse…

Madame Brunel sortit de la *patouille* en s'appuyant sur le buffet ou le dossier d'une chaise pour reprendre son souffle. Elle effaça sa douleur manifeste d'un sourire pour demander : « C'est le monsieur que j'ai eu au téléphone ? »

Léon répondit brièvement. Chacun semblait se donner du temps pour laisser retomber les éclaboussures faites par ces contrastes détonnants.

Madame Brunel les invita à s'asseoir autour de la table recouverte d'une toile cirée sans couleurs, sous le plafonnier d'où pendait un tortillon rempli de mouches. Son mari observait du coin de l'œil les deux nouveaux venus. Léon, toujours perdu,

cherchait ses mots, à côté de Carole, tout aussi discrète, sous le regard attendrissant des chatons du calendrier des postes.

« Alors, vous habitez le mas de Sicard… »

Des Brunel et des Sicard peuplaient Courthézon depuis des générations ; la filiation, sujet de conversation cher aux gens des campagnes… Parler des autres, gagner du temps, se dévoiler en chemin. Chacun y trouvait son compte. La communication finit par s'établir.

Brunel parla de sa vie, de son travail – au fil des mots, grâce à sa bonhomie, il perdit son titre de monsieur. Léon évita de ressembler à ces conquérants sûrs de tout, qui parlent fort, même de ce qu'ils ne connaissent pas ; ce soir, il ne gérait pas un entretien, il se taisait. Les mots étaient simples, les repères s'installèrent petit à petit. Brunel semblait envisager de confier quelques bêtes pour entretenir la terre, ne le disait pas franchement…, mais rien ne s'y opposait.

Il devait être sept heures passées, la décence poussait le couple à prendre congé ; la conversation se prolongea debout :

« Vous n'allez pas partir comme ça, vous boirez bien quelque chose ! dit Brunel.

— Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps.

— Vous êtes attendus ? répliqua sa femme.

— Non, mais vous devez dîner. »

Ce jeu verbal de refuser ce qu'on désire le plus illustrait à merveille le *târof* iranien que Léon avait appris à pratiquer lors de voyages au Moyen-Orient. Il fit encore insister son interlocuteur un instant avant d'accepter. L'invitation berçait ses oreilles comme la mélodie d'une bonne nouvelle.

D'une manière déjà entendue, madame Brunel proposa un vin doux à Carole.

« Tu en veux ? lança-t-elle à son mari.

— Je ne suis pas malade, j'en veux pas de ton médicament ! »

La réponse collait parfaitement au ton de la question.

Brunel servit du pastis « maison » à Léon – une bouteille sans étiquette, de celles qui provoquent des silences ou des toussotements quant à son origine. Plus la conversation avançait, plus le français désertait ses phrases pour laisser place au provençal et ne revenait que pour les mots actuels. Léon pensa à Delhi : dans la nébuleuse de l'hindi émergeaient des mots en anglais – les mêmes que dans le provençal de Brunel –, apparus récemment dans cette langue ancestrale qui ne les avait pas traduits : ordinateur, hypermarché…

Carole restait à l'écart de la conversation, étrangère. Lorsqu'elle fronçait les sourcils d'incompréhension, Léon traduisait à la volée les *fèdes*, les *pécoles*, la *patouille*… Il l'avait habituée à commenter bien des termes exotiques, mais pas à jouer les interprètes occitans. Ce n'était pas pour déplaire à Brunel.

Madame Brunel évoqua les colliers à moutons fabriqués par son mari qui s'empressa de dire :

« Je vais en chercher, je vais vous montrer !

— Il ne va pas au café et ne sort jamais le soir. Il préfère rester à la maison et, quand certains fabriquent des boîtes à sel, lui, c'est les colliers, il adore ça. Par contre, c'est très rare qu'il les montre, la première fois. »

Elle le répéta deux ou trois fois…

Il revint avec des colliers en cours de fabrication.

« Celui-ci, c'est pour une jeune de la famille qui n'aime pas la campagne, encore moins les moutons. Elle le mettra sur la cheminée dans son salon. Celui-là, c'est pour ma belle-fille, elle en demande un depuis longtemps. »

Quand certains auraient dénoncé l'objet utilitaire devenu bibelot, Brunel énonçait des faits, sans juger.

Léon voyait défiler chaque collier dans ses mains. Tous les détails de fabrication lui étaient expliqués : choisir un bois sans nœuds pour une bonne torsion, les goupilles à enfiler dans un sens précis pour bien tenir la patte de cuir qui retient la cloche, l'arrondi des extrémités pour ne pas blesser les bêtes… Pas de doute, la passion coulait dans les veines de ce berger, sa femme avait raison : il leur ouvrait son intimité en toute transparence deux heures à peine après les avoir rencontrés.

Une vague d'émotion s'échoua dans le regard de Léon, faisant remonter des sentiments comme

autant de grains de sable, au risque de gripper la machine de sa vie si bien agencée ; vivre comme on respire, sans stratégie, sans parade, c'était le témoignage empoisonné que lui faisait cet homme sans le savoir !

La vie de Brunel était peuplée de personnages qui avaient marqué sa vie. Des noms, des lieux défilaient. Léon suivait par intermittence, tout à son tumulte intérieur. Brunel parlait d'un fils, d'un cousin ou d'un ami comme si le couple les connaissait – au diable les explications, elles viendraient ultérieurement. Il parla de la montagne, de la transhumance. Ces trois mois d'estive tenaient une grande place.

Quelques souvenirs émergèrent çà et là, mais trop éphémères pour aider Léon à se positionner au milieu de son tourment. Il remit à plus tard. Demain, ce serait plus calme.

La discussion revint aux moutons qui viendraient au mas. Après la tonte, début mai, il faut séparer les mâles du troupeau pour ne pas faire agneler les brebis en transhumance. Au meilleur de la saison, les béliers seraient mieux au pré qu'enfermés.

Carole aurait préféré quelques agneaux courant et bêlant autour de leur mère… Son appréhension s'amplifia quand Léon lui traduisit un mot que Brunel répétait depuis cinq minutes ; ces béliers étaient *banés.*

D'un geste circulaire, Léon simula la forme des cornes autour de la tête.

« Ce n’est pas une race, les *banes*, ce sont les cornes ! »

Les peurs ancestrales remontaient à la surface, images toutes faites qui se perpétuent… l’animalité refoulée que l’on ne veut plus voir en soi.

Ce berger était sensé, il ne confierait pas ses bêtes au premier venu ! Les béliers étaient trop importants dans la vie du troupeau, ils étaient la reproduction, l’avenir. Léon ressentit cette confiance comme un honneur. Brunel émit des réserves d’usage, il devrait voir l’herbe avant… laissant transpirer le désir d’une deuxième rencontre.

Une fois dehors, un bêlement vint rappeler à Léon l’envie de voir le troupeau. Il n’osa pas demander. Il fait nuit, il est tard, je ne vais pas abuser…, toutes les raisons étaient bonnes pour justifier son manque de spontanéité. Léon s’enfonçait dans ses propres sables mouvants, il en fut choqué. Le matin même, il n’en aurait peut-être pas fait cas.

Brunel souleva sa casquette pour saluer Carole et serra la main de Léon : « On a fait la veillée, c’était avant le souper, mais c’est pas grave, c’était bien quand même. »

Au tableau de bord, il était neuf heures passées.

« Tu parles provençal, toi, maintenant ?

— Ça m’est venu comme ça.

— Qu’est-ce que c’est sale chez eux ! Tu as vu ces mouches et ça sent mauvais. Je ne pourrais pas vivre là-dedans ! »

Éditions Elan Sud

233 rue de Rome - 84100 Orange

http://www.elansud.fr

http://elansudeditions.over-blog.org

Composition : ***Elan Sud***

Impression : Dupli-Print, à Domont (95)

N° d'impression : 238144

Dépôt légal : août 2013

ISBN : 978-2-911137-34-1

La Grande Borie

Quand le hasard d'une double rencontre bouscule un confort planifié, quand le contact de vies engagées au service de vraies valeurs ramène aux racines oubliées… la remise en question au seuil de la cinquantaine ouvre la voie d'un bonheur authentique. Tel est l'itinéraire de Léon, photographe de mode.

Une immersion dans l'univers pastoral, du Vaucluse à la Drôme en passant par les Cévennes, où le lecteur suivra le troupeau de transhumance avec les bergers, sur les drailles de l'estive.

Depuis la première édition de *La Grande Borie,* Dominique Lin a gardé la simplicité dans l'expression des sentiments, la fluidité dans son écriture à la résonance universelle. Le mot juste, celui qui nous touchera au cœur… une douce musique qui s'écoute dans le silence de la lecture.

Prix : 17€
ISBN : 978-2-911137-34-1
www.elansud.fr/lin/

9 782911 137341